

NOTICE AUTOBIOGRAPHIQUE

Sabri Louatah

Je suis né le 25 septembre 1983 à Saint-Etienne, dans une famille de Kabyles émigrés pendant la guerre d'Algérie. Mes grands-parents ont eu 10 enfants, dont 7 filles. Leurs époux étaient ouvriers, ébénistes, chômeurs, les plus chanceux se faisaient embaucher à la société des transports qui offrait la fameuse sécurité de l'emploi.

Il n'y avait que deux collèges dans mon quartier : un établissement public que nous croyions mal famé et Notre-Dame de Valbenoîte, situé à trois pâtés de maison et dont le taux de réussite au bac impressionna beaucoup ma mère, si bien qu'elle décida de déboursier le premier centime de ma vie pour financer ma scolarité. En vérité il y avait tout un système d'aides pour les familles désargentées et ma scolarité fut pour ainsi dire gratuite jusqu'au Bac. Les heures consacrées à l'aumônerie, je les passais en permanence avec un élève turc et patibulaire dont j'ai oublié le nom. J'ai toujours été plutôt bon élève, mais jamais excellent à cause de ma nullité en maths.

J'ai commencé à lire au collège, à la Médiathèque de Saint-Etienne sise en face de l'appartement de ma grand-mère – le centre névralgique de la famille. Tous les week-ends mes tantes se retrouvaient chez elle, je me réfugiais alors à la bibliothèque où je lisais Agatha Christie et Patricia Highsmith, les « reines du crime. » J'ai lu mon premier « classique » hors scolarité en seconde : Nietzsche que j'utilisais comme un agent provocateur, pour moquer l'islam qui n'avait pourtant pas beaucoup d'influence sur les vies de mes aînés.

Après le bac, sur les conseils de mon prof de philo, je suis allé en prépa littéraire au Lycée du Parc à Lyon où j'ai passé les années les plus stimulantes de ma vie. Sauf que j'étais incapable de faire une dissertation sur le mode dialectique cher à la République. J'écrivais de la fiction historique à la place de mes dissertations d'histoire et je lisais beaucoup Proust et Faulkner (né comme moi un 25 septembre, et comme moi anglophile au point d'ajouter un u à son nom pour atténuer sa sonorité péquenaude et sudiste).

J'ai échoué à Normale Sup la première année, mais on m'a autorisé à « cuber » sur la foi de mes bons résultats en anglais et en philo. La deuxième année je me suis comme qui dirait « suicidé » en refusant d'écrire une composition sur Crébillon Fils. A la place j'ai rédigé une petite nouvelle qui m'a valu un 1 au concours. Je n'ai pas assisté aux épreuves suivantes et j'ai arrêté mes études.

Je ne voulais pas devenir prof mais écrivain. J'ai donc passé les années suivantes à me faire ma propre prépa écrivain, si j'ose dire : seul et triste à Saint-Etienne j'ai beaucoup lu. Proust et Tolstoï sont devenus mes auteurs préférés, mais j'ai aussi découvert les Américains de la seconde moitié du 20^{ème} siècle. J'écrivais par ailleurs, mais c'étaient toujours des pastiches

involontaires : Faulkner, Bellow, Roth, Proust et Nabokov que je vénértais, notamment pour son espèce de religion de l'Art.

Et puis un jour j'ai lu les *Démons* de Dostoïevski, au beau milieu des émeutes de l'automne 2005. J'ai senti que mon pays était cassé en deux et j'ai cessé de vouloir faire de la littérature pour essayer de raconter cette brisure. Mais je n'étais pas prêt. Grâce au RSA et à des amis de prépa qui s'inquiétaient de m'avoir vu disparaître, je suis venu m'installer à Paris en 2008. J'ai trouvé du travail en tant que lecteur de scénarios pour le studio d'Orange (studio 37). J'habitais à Paris intra-muros : un 12 mètres carrés à côté de la gare de Lyon, dans la rue des hôtels de passe ; je prenais des cafés à 1 euro au comptoir du bar du coin, je parlais avec les filles de la rue d'Austerlitz, souvent des Roumaines, parfois des travesties. J'étais très heureux, plein d'appétit et de foi dans les pouvoirs de la fiction.

Je me suis mis à réfléchir à un cycle de romans qui formeraient une sorte de contre-histoire contemporaine de notre étonnant pays. La « réalité », sous le mandat de Sarkozy ponctué de débats sur l'identité nationale et d'offensives gouvernementales contre les Arabes, me paraissait accablante ; il n'y avait rien à comprendre, rien à analyser, je voulais simplement la fuir, cette « réalité », et la fiction m'offrait le meilleur des viatiques.

Je n'avais certes aucune ossature idéologique, je ne m'intéressais à aucun courant de pensée politique ou littéraire. J'admirais plutôt les séries télé américaines, pour leur foisonnement narratif et leur audace ; certaines, comme *The Shield*, figurent encore pour moi au panthéon des grandes tragédies contemporaines. Par une nuit de décembre enneigée, dans l'extase de mon cher terrier de la gare de Lyon, j'ai inventé un candidat à la présidentielle d'origine algérienne qui serait désigné par le PS à l'issue de ses primaires. Pour raconter le formidable espoir qu'il fait naître il me fallait un terrain émotionnel instable, une zone d'inconfort, un foyer ardent : un an plus tard j'ai choisi ma grande et bavarde famille et j'ai écrit le premier épisode d'une série de quatre romans qui chroniquent, sous forme de feuilleton, cette séquence fictive du 21^{ème} siècle français.

Je ne savais pas qu'une famille maghrébine de Saint-Etienne pouvait constituer un terreau propice à la fiction ; quand j'essayais d'écrire des sagas falknériennes, j'inventais des familles françaises, italiennes, avec des noms européens, ceux que j'avais aimés dans les romans de Balzac, de Thomas Mann ou de Joseph Roth. Les noms arabes me paraissaient anti-romanesques, les destins des gens derrière ces noms m'étaient trop proches pour que je me rende compte qu'ils étaient, en fait, intéressants. C'était un déclic qu'il me fallait, mais il est survenu par hasard, quand j'ai imaginé un président d'origine algérienne qui donnerait, à ma famille désormais fictive, un horizon, une espérance. Ce candidat charismatique et fédérateur – le député Chaouch – permet à toute une communauté de ne plus avoir honte, et de ne plus avoir peur. Je me suis senti poussé des ailes une fois ce double blocage levé, et j'ai pu me lancer dans l'écriture des *Sauvages*.

Je ne me suis pas aventuré dans un roman-feuilleton en quatre tomes pour apporter mon point de vue sur les débats qui passionnent les téléspectateurs de ce grand divertissement national que semble constituer de nos jours *l'actualité* – l'identité nationale, le communautarisme, le désarroi de la troisième génération d'immigrés etc. Je me suis certes attaché à décrire une

expérience, celle d'une génération écartelée, mais mon véritable objet était de peindre des êtres de chair et de sang en lieu et place des figures désincarnées et des types sociaux manipulés par les professionnels de l'interprétation qui tiennent le haut du pavé médiatique.

Certains écrivains font entrer de nouveaux mots dans leur langue, je crois écrire avec l'ambition secrète d'en effacer quelques uns, à commencer par le mot *keur*, qui place d'emblée ceux qu'il désigne dans le domaine des sujets d'étude, de compassion ou, le cas échéant, de mépris. Quelle meilleure façon d'y parvenir que d'en faire les acteurs d'un véritable *feuilleton littéraire*, inspiré des deux formes de fiction qui m'ont, si j'ose dire, le mieux nourri : la série télé américaine dont j'aimerais partager l'exigence commerciale et le sens du suspense, et le roman-feuilleton européen et russe, surtout celui de Tolstoï que je n'ai pas cessé depuis l'adolescence d'admirer pour sa précision poétique, son goût pour la lumière et son amour de la vérité.